

tions se modifiaient dans un sens contraire à un développement équilibré d'une telle puissance capitaliste. Pour maintenir et accroître ses forces productives actuelles, le capitalisme américain a besoin de terrains illimités d'expansion, d'un marché qui puisse aussi se dilater constamment.

Le marché intérieur ne suffit plus, sa capacité d'absorption restant non seulement disproportionnée par rapport à la capacité de production de l'économie américaine, mais encore en diminution constante, minée par l'inflation.

Reste l'expansion sur le marché mondial.

Jusqu'à ce jour, l'exportation de marchandises et de capitaux privés à l'étranger a joué un rôle relativement minime dans l'ensemble de l'économie américaine.

L'entreprendre actuellement sur une large échelle exigerait des conditions internationales comparables à celles qui caractérisaient le monde aux temps de l'hégémonie britannique : de vastes réserves coloniales ou semi-coloniales prêtes à permettre l'expansion impérialiste ou forcées de le faire, mais qui, à la suite des changements provoqués par la récente guerre, font justement défaut.

Ainsi l'impérialisme américain qui regorge actuellement de forces productives est obligé de canaliser leur surplus dans des *marchés artificiels* : les dépenses pour les armements, et les « dons à l'étranger » (4).

Le pourcentage de ces deux branches d'activité dans l'ensemble de l'économie américaine surclasse de loin le pourcentage des exportations de marchandises et de capitaux privés et est en

augmentation constante depuis la fin de la guerre (5).

C'est l'Etat qui assume cette fonction régulatrice de l'économie américaine. Mais de ce fait même le développement de l'impérialisme américain est irrémédiablement engagé dans la voie de la préparation à la guerre, et d'une ingérence de caractère politique agressive dans les affaires de tous les autres pays capitalistes (6).

Il s'agit là d'un fonctionnement anormal, imposé par les conditions internationales nouvelles, du plus puissant impérialisme qui, arrivé à l'apogée de sa puissance à une heure tardive pour l'ensemble du système capitaliste, ne peut plus emprunter les mêmes voies d'expansion que le capitalisme britannique et le capitalisme européen en général ont suivies dans le passé.

C'est l'image de la phase ultime, parasitaire, décadente et destructive de l'impérialisme.

Le besoin de contrôler et, si possible, de monopoliser les sources de matières premières dans le monde devient d'autre part impérieux pour les Etats-Unis, au fur et à mesure que leurs propres ressources s'épuisent (7).

« Il faut se rappeler que les Etats-Unis ne dépendent pas seulement leur propres ressources », note Mr A. E. Evans (*In Place of Fear*, p. 159) et il ajoute : « ils dépendent le stock commun de l'humanité ». C'est leur supériorité financière écrasante sur tous les autres pays capitalistes et le dynamisme de leur appareil de production qui permettent aux Etats-Unis ce luxe.

Les conséquences économiques et politiques de